LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

L'avenir de la littérature, **Letourneau.**
Le troupeau électoral, **Proudhon.**
Barricade, **Bernard Lazare.**
Conseils a Caruchet, **Arsène Alexandre.**
Les Lois, **Montaigne.**
Le Christ ou la Dynamyte, **Théo Praxis.**
Responsabilités, **Gavroche.**

L'AVENIR DE LA LITTÉRATURE [1]

Actuellement la littérature, non seulement de la France, mais de l'Europe, ressemble à la société politique contemporaine; elle s'est à peu près débarrassée du joug antique, mais ne sait pas du tout où elle va; elle vit au jour le jour, en pleine anarchie. Sans doute nos écrivains n'imitent plus les Grecs et les Romains; mais ils continuent à composer de la poésie qui le plus souvent ne répond à aucun sentiment général, à aucune aspiration sociale, de la poésie de *dilettanti*; notre réalisme contemporain résulte bien cependant d'une tentative pour sortir une bonne fois du factice; mais ne sachant trop où se prendre, il se borne presque toujours à peindre, à photographier plutôt certains aspects de notre société, rarement les plus beaux et les meilleurs. Ce serait une époque de décadence, si l'on ne sentait poindre un grand mouvement de transformation sociale et par suite littéraire. Comme il arrive à toutes les époques de décadence littéraire, la forme est pour le moment prisée beaucoup plus que le fond; la consonne d'appui et d'autres niaiseries du même genre dispensent aisément d'avoir le sens commun; on a des rimes riches et des pensées pauvres. Pour ne parler que de notre pays, c'est sûrement un fâcheux symptôme que de voir des ciseleurs de vers rebrousser chemin jusqu'à la littérature des sauvages les plus primitifs, à la littérature interjectionnelle, où le son est tout, où le sens n'est rien et se créer une sorte de réputation, pas assez ridicule, en écrivant des poèmes que l'on peut indifféremment, et sans en altérer la signification, lire aussi bien du commencement à la fin que de la fin au commencement.

Des aberrations analogues ont marqué toutes les époques de décadence littéraire, et, quand elles se généralisent, le mal est sans remède. Nous ne sommes pas encore si gravement atteints; mais on peut se demander avec quelque inquiétude, quel avenir littéraire est réservé aux pays civilisés à l'européenne; car les maladies littéraires correspondent toujours à des perturbations correspondantes dans la santé du corps social.

Cette nécessaire corrélation entre les destinées littéraires et celles des sociétés n'est pas propre à nous rassurer. Jusqu'ici les nations qui nous ont précédé sur la scène du monde et y ont joué un rôle important, ont eu un sort final plus ou moins triste. Tout en accumulant progrès sur progrès au point de vue de l'art, de la science, de l'industrie ces grands peuples ont peu à peu moralement dégénéré; tous ont fini par s'immobiliser dans le despotisme monarchique, l'asservissement religieux, l'exploitation sans merci de la masse par une minorité de puissants ou d'habiles. De ces nations dégénérées, certaines sont restées paralysées en apparence pour toujours; la plupart ont été punies de leur immoralité sociale, d'abord par la dépopulation, puis par la conquête. Ces dernières ont, au total, été les moins mal partagées; des envahisseurs moins raffinés, mais plus sains, leur ont parfois infusé un sang nouveau et le cycle a recommencé. En sera-t-il toujours ainsi? L'évolution sociale doit elle fatalement aboutir à la même et lamentable fin? La désespérante formule de Vico est-elle la grande loi du monde moral?

Bien des signes avant-coureurs annoncent que notre Europe et les Etats qui ont essaimé sont arrivés à ce que l'on peut appeler l'âge critique. Notre civilisation, la dernière venue dans le monde, doit-elle subir le sort déplorable de ses devancières, glisser pour les mêmes causes sur la même pente et aboutir au même destin: le dépècement par la conquête ou une incurable léthargie mentale? Le naufrage social est peu probable; car on commence à éprouver le besoin de virer de bord. Si ce changement de direction ne s'effectue pas en temps utile, il n'y a pas à s'inquiéter de notre avenir littéraire: les morts n'ont pas de littérature. Si au contraire les nations civilisées à l'européenne se transforment et s'engagent dans une ère de progrès social, nos descendants pourront assister à une véritable renaissance littéraire qui, cette fois, ne sera plus une imitation du passé.

Un fait général ressort de notre enquête à travers les races et les âges, c'est que l'esthétique est toujours étroitement liée à l'état social et politique, dont elle n'est que le reflet. Or, toutes nos études antérieures à propos de la famille, du mariage, de la propriété, de la constitution politique, de la religion, de la morale, nous ont amené à une même conclusion: la nécessité de revenir à un régime de solidarité sociale. C'est d'un individualisme excessif que proviennent partout l'anarchie et la stérilité littéraires. Sans doute il est impossible que les sociétés futures retournent jamais au clan communautaire des primitifs, qui, lui aussi, est funeste à la production littéraire; car il absorbe la totale activité des individus. Le problème social à résoudre consiste donc à concilier une suffisante indépendance individuelle avec une suffisante solidarité générale. Les sociétés qui auront résolu ce problème, moins ardu peut-être qu'il ne semble, verront leurs littératures prendre un essor jusqu'alors inconnu.

Comme on l'a déjà remarqué bien des fois, la grande inspiratrice en esthétique, c'est la sympathie sociale: Pour être extrêmement bon, dit Shelley, un homme doit avoir une imagination à la fois intense et compréhensive; il doit pouvoir se mettre à la place d'un autre, de beaucoup d'autres hommes; les peines et les joies de son espèce doivent devenir siennes. Pour qu'une œuvre littéraire traverse les siècles, en restant vivante et jeune, il faut qu'elle résume avec éclat les plus générales aspirations du temps et du pays qui l'ont vu naître. Les contemporains commencent par s'y reconnaître, par goûter le plaisir de voir leur idéal exprimé d'une manière supérieure. Ce fut la raison première du succès des poèmes homériques; succès que les générations suivantes et étrangères ont confirmé; car il est un fonds analogue dans la mentalité humaine des races civilisées. Pourtant l'idéal homérique est bien barbare encore; mais il n'est pas individualiste. Ce qui importe avant tout à la naissance et au succès d'une grande œuvre littéraire, c'est l'existence d'un idéal commun à tout un peuple. Mais la communauté des sentiments suppose une société homogène et dont l'organisation ait pour base une suffisante justice. Dans les sociétés où sévit un individualisme presque anarchique (1). où à peu près personne n'occupe sa vraie place, où les rapports sociaux sont trop souvent des conflits résultant d'une véritable mêlée d'intérêts et d'appétits égoïstes, il ne saurait exister d'idéal commun ayant quelque élévation. La guerre incessante de chacun contre tous et de tous contre chacun étouffe forcément les sentiments généreux, c'est-à-dire solidaires. Pourtant ces sociétés individualistes, si l'on peut accoler ces deux mots, se maintiennent encore pendant un temps plus ou moins long; c'est qu'elles bénéficient d'un regain de stabilité temporaire dû à des sentiments altruistes, legs d'un passé disparu ou en voie de disparition, comme un confus instinct de mutuelle assistance; mais ces survivances morales ne sauraient indéfiniment durer si les institutions mêmes ne les entretiennent pas. Une nouvelle genèse de large altruisme sera donc nécessaire aux sociétés qui voudront vivre, prospérer, durer, et, pour que cette genèse se puisse accomplir, il est besoin que l'organisation sociale se base

(1) Dans son cours à l'Ecole d'Anthropologie, M. Letourneau, durant le dernier semestre, a traité de *l'Evolution littéraire dans les diverses races humaines*. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, donner à nos lecteurs toute la dernière leçon sur *le passé et l'Avenir de la Littérature*, et de devoir nous borner à en citer la conclusion. Mais nos lecteurs la trouverons entière dans le n° 12 de la deuxième année de la *Revue de l'Ecole* d'Antropologie publiée chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

(1) Sens banal du mot. N. D. L. R.

non plus sur la concurrence acharnée, mais sur l'aide mutuelle.

Les rénovations sociales ne se font pas en un jour; il y a donc peu de chance pour que la génération contemporaine assiste à l'éclosion de ce monde nouveau, que déjà pourtant notre société contemporaine porte dans ses flancs. Dès à présent, les poètes qui prendraient ces aspirations nouvelles pour sujet de leurs compositions créeraient des œuvres durables. Que de telles œuvres soient encore à naître, c'est déjà un phénomène singulier, attestant que nos classes lettrées vivent dans une atmosphère entièrement artificielle. Mais un peu plus tôt, un peu plus tard, ces œuvres naîtront; les premières seront les plus émues, les plus vibrantes; elles sentiront encore la bataille. Les autres, plus calmes d'allure, pourront être plus belles encore; car la comparaison du passé, du présent, des horizons largement ouverts sur l'avenir leur fourniront de puissants effets de contraste.

J'ai peur que les critiques de l'avenir ne jugent bien sévèrement notre littérature contemporaine. Quoi! Tant de niaiseries et tant de grossièreté! Tant de poètes incapables de s'abstraire de leur petite personnalité; tant d'écrivains nous racontant avec une ridicule minutie les très négligeables événements psychiques qui se passent dans leur cœur ou leur esprit et qui leur semblent gros uniquement parce qu'ils les étudient avec le microscope de l'égoïsme! Tant d'autres littérateurs, si parfaitement décapités qu'ils ne sauraient plus sortir de l'érotisme! Tous, ou presque tous, si aveugles qu'ils ne pressentent même pas les grandes transformations en voie de s'accomplir; Byzantins des derniers jours, qui discutent encore sur la « lumière incréée » et ne voient pas que leur monde va entrer dans une période de partiurition, douloureuse comme toutes les partiurations!

La société renouvelée, qui, avec plus ou moins d'effort, sortira de la nôtre, aura besoin d'une esthétique nouvelle. Ses grandes œuvres littéraires ne s'inspireront plus d'un individualisme à outrance, mais bien d'une ardente sympathie sociale et même humanitaire; d'autre part, elles s'adresseront à un public préparé pour goûter et apprécier ces larges sentiments, qui trouvent aujourd'hui assez peu d'écho dans la masse de nos classes cultivées. L'une de nos écoles littéraires est même allée jusqu'à se targuer, comme d'une supériorité, de sa parfaite indifférence morale, comme certains malades tirent vanité de leur infirmité même. Mais toute littérature, qui, par égoïsme ou par impuissance, répudie les sentiments de solidarité, de fraternité humaines, base essentielle de toute société viable, se ravale à n'être plus qu'une puérile combinaison de mots et d'images, un joujou pour les blasés. Non pas que la perfection de la forme ne soit beaucoup, mais à elle seule, elle ne saurait vivifier ce qui est mort. Les œuvres véritablement grandes, faites pour braver l'effort du temps, sont celles qui ne s'adressent pas seulement à nos yeux et à nos oreilles, mais font vibrer en nous des sentiments élevés; pour elles, la richesse du coloris, la mélodie des vers, la pureté du style ne sont que des moyens.

En dehors des sentiments altruistes, il est encore une source d'inspiration où jusqu'ici très peu d'écrivains ont puisé et où s'abreuveront largement les poètes de l'avenir, dans ces sociétés progressives dont on pourra dire justement :

Le monde a fait un pas; tout ensemble a monté (1)

Cette matière poétique, si mal exploitée encore, est constituée par les grandes idées scientifiques. Je n'entends pas dire que l'on reviendra à la poésie didactique, genre à jamais démodé, je l'espère; mais les idées maîtresses de la philosophie scientifique tiennent aux destinés mêmes de l'humanité. Non seulement elles prêtent à des images grandioses, mais il est très facile de les rattacher à notre impressionnabilité affective. Les quelques poètes qui ont su déjà revêtir d'un convenable vêtement poétique ces puissantes conceptions et les marier à des sentiments élevés ont créé d'impérissables œuvres, qui, comme le poème de Lucrèce, garderont une éternelle jeunesse; car elles s'adressent en même temps à notre sens esthétique par la beauté de la forme, à notre cœur par la grandeur des sentiments qu'elles expriment, à notre intelligence par la profondeur des horizons qu'elles nous ouvrent. De nos jours, quelques écrivains seulement, Gœthe, en Allemagne, Shelley en Angleterre, L. Bouilhet et L. Ackermann en France, pour ne parler que des morts, ont su tirer des accents parfois sublimes de cette lyre à tant de cordes; ils n'ont été que des précurseurs, mais un jour ils seront grandement honorés à ce titre.

CH. LETOURNEAAU.

(1) Bouilhet. *Les Fossiles.*

LE TROUPEAU ÉLECTORAL

Jusques à quand ce débonnaire souverain, plus soliveau que celui qui fut envoyé par Jupiter pour régner sur les grenouilles, servira-t-il de marchepied aux bavards qui l'endoctrinent? On lui dit : Votez tous, et directement, et il vote. Votez à deux degrés, à trois degrés, et il vote. Votez quelques-uns, les citoyens actifs seulement, et il vote. Votez les propriétaires à 300 fr. de contributions directes, et il vote. Votez pour le gouvernement, et il vote; votez pour l'opposition, et il vote. Votez par commune, votez par département, votez au scrutin de liste; et il vote. Votez par circonscription arbitraires, sans vous connaître, à l'aveuglette; et il vote.

Bravo, hommes d'action; vous faites parfaitement l'exercice et votez à merveille. A gauche, à droite; nommez vos conseillers municipaux : le gouvernement nommera les maires, les adjoints, les commissaires de police, les juges de paix, les gendarmes, les préfets et sous-préfets, tous les fonctionnaires et magistrats de la République. Et ils obéissent. C'est superbe!

En avant, marche! Nommez l'empereur, et ils crient : *Vive l'Empereur!*

Quelle race!

PROUDHON.

(*L'Empire parlementaire et l'opposition légale.*)

BARRICADE

La veille, après des réunions tumultueuses dans les faubourgs, des bandes armées avaient parcouru la ville, arborant des drapeaux sur lesquels étaient inscrites de menaçantes devises. Dans les quartiers riches, des hordes de miséreux avaient défilé sous les yeux de la police hésitante, qui ne reconnaissait pas ses clients ordinaires dans ces loqueteux et crève-la-faim, qui allaient, les yeux fiévreux, d'un pas de troupeau en fuite, clamant des refrains à la fois doux et sinistres.

Vers le soir les ouvriers des campagnes, dont on signalait, depuis quelques semaines déjà, la présence sur les routes, étaient entrés dans la ville, portant sur l'épaule les faux et les bêches, compagnes habituelles, ils s'étaient répandus par les rues et les boulevards, et l'on avait vu des hommes aborder les plus vigoureux et les plus robustes terriens, pour, sans doute, les armer.

Ce jour même, d'épouvantables explosions avaient, dès l'aube, éveillé les bourgeois stupéfaits. Quelques-uns des monuments les plus odieux, de ceux qui étaient les symboles des séculaires oppressions, la Bourse et le Palais de Justice entre autres, s'étaient à demi effrondés, minés qu'ils étaient par des dynamites puissantes.

Puis, jusqu au crépuscule, la capitale avait été plongée dans une sorte de prostration. Un silence d'attente avait enveloppé les carrefours et les places, et les voies de la cité étaient restées silencieuses et vides. Aucun ouvrier n'avait franchi le seuil d'un atelier ou d'une usine. Ceux des sections électriques et ceux des usines à gaz avaient quitté la besogne; dans aucune boulangerie n'avait retenti la plainte des geindres; on n'avait pas tué dans les abattoirs, et nul approvisionnement n'était arrivé aux Halles.

Vers les deux heures seulement, il y avait eu une ruée vers les épiceries, les magasins de comestibles; une ruée de riches qui avaient fui, tremblants, les bras chargés de victuailles et de conserves. On avait vu ceux de la finance, délaissés le matin par leurs domestiques, venir en famille s'approvisionner dans les halls des marchands de primeurs et de produits exotiques. Les jambons d'ours, les selles de renne, les gibiers, les poissons rares avaient été enlevés les premiers; enlevés, car les commis de boutique avaient, dès midi, déserté le travail, laissant libre entrée aux envahisseurs, qui pillaient sans scrupule. Les retardataires n'avaient plus trouvé, dans ces entrepôts mis à mal, que des mets bizarres, impropres à satisfaire de sérieux appétits, et quelques-uns avaient dû se contenter d'emporter, comme unique proie, des chapelets de nids d'hirondelle ou des paquets de nerfs d'esturgeons.

Après ce tumulte passager, le calme, de nouveau, s'étendit sur les jardins centraux comme sur les avenues excentriques. Les salles de réunion faubouriennes étaient closes, et les portes des casernes étaient fermées. Cependant on sentait que salles et casernes étaient occupées. Dans les unes on devinait des conciliabules; on savait que, dans les autres, les soldats, en tenue de campagne, attendaient des ordres.

Quand la nuit tomba, une noire nuit de novembre, que la brume épaississait et que nulle lumière ne rompait — les allumeurs avaient refusé leur service et, d'ailleurs, en eût-on trouvé, les réserves de gaz n'étaient pas suffisantes pour suppléer à l'électricité — une rumeur monta des faubourgs.

Bientôt ils grouillèrent d'une foule active. Des tranchées se creusèrent, et, par surcroît de précaution, les ouvriers de la voirie coupèrent les câbles électriques et les conduites qui portaient le gaz. Nul obstacle n'était mis à ces déprédations, car les gardiens de la paix, depuis longtemps mécontents et auxquels on avait refusé des satisfactions qu'ils estimaient légitimes, s'étaient mis en grève aussi.

A trois heures de matin, un émissaire se présenta au ministère de l'intérieur, et introduit devant le conseil qui siégeait en permanence, il annonça qu'une première barricade barrait la montueuse rue centrale d'un des quartiers les plus populeux du Nord.

Ce n'était plus une agitation vaine et passagère, semblable à celles des années précédentes: c'était l'insurrection.

Aussi toutes les hésitations cessèrent. On avait voulu, jusqu'alors temporiser; on avait craint, en en appelant tout d'abord à la force, de fomenter la violence et l'émeute, mais il était facile d'étouffer rapidement la révolte, et le ministre de la guerre assura que deux bataillons d'infanterie suffiraient à réduire les insurgés.

Les fils téléphoniques étant rompus, un officier d'ordonnance porta à l'une des casernes du bord de l'eau — une de celles dont on était sûr et qu'on ne croyait pas travaillée par la propagande — l'ordre de marcher. Une heure après, sous la conduite d'un colonel, les troupes se mirent en marche. Le brouillard s'était accru, des hommes portant des torches résineuses, s'échelonnaient sur le flanc des compagnies; mais à peine avait-on dépassé la première ligne des boulevards que, soit à cause de l'humidité qui faisait grésiller la résine, soit par la maladresse des pyrophores, les flambeaux s'éteignirent, et, tâtonnants, dans l'obscurité, soldats officiers s'avancèrent.

Ils allaient par une nécropole de songe; le de leurs pas n'avait aucun écho sur le pavé

luisant; ils marchaient à l'aventure, et souvent, acculés à une impasse, ils durent revenir en arrière.

Cinq heures sonnaient lorsqu'ils arrivèrent au bas de la côte que défendait la barricade. Au commandement, les fantassins mirent l'arme au pied. Le colonel, craignant une embuscade, redoutant des fossés et des mines dont l'éclat, dans les ténèbres, pourrait démoraliser ses troupes, décida d'agir au jour. Pour éviter toute surprise, les armes ne furent pas mises en faisceaux; les officiers s'enveloppèrent dans leurs manteaux, s'accotèrent aux maisons, et, silencieusement, ils attendirent la clarté.

Peut-être, du côté des révolutionnaires, dormait-on. On n'entendait, sur la hauteur, ni cri ni appel, pas même la rumeur qui émane des foules. Eux aussi, sans doute, attendaient le jour pour attaquer; leurs sentinelles avaient dû leur apprendre l'arrivée des bataillons, car quelques sergents avaient vu, à leur approche, des ombres détaler.

Peu à peu, le ciel s'éclaircit, la brume sur la ville s'atténua, les formes des édifices se précisèrent, une trouble clarté permit de distinguer les rues avoisinantes, et, tout à coup, dans le brusque premier rayon de soleil, les officiers, stupides de surprise, reculèrent: autour d'eux, cent hommes seulement restaient. Pendant la marche nocturne, un à un, les soldats s'étaient dispersés; égarés ou fuyards, ils avaient disparu; sollicités peut-être par le souffle de l'émeute, ou détournés par l'impénétrable nuit, ils s'étaient évanouis.

« Il faut marcher quand même », murmura le colonel. Il mit l'épée au clair et, regardant vers la hauteur, sa bouche s'ouvrait pour crier: « En avant! », mais le commandement s'arrêta dans sa gorge. Derrière le voile des buées, subitement envolé, la barricade apparaissait, faite de poutres, de voitures mises à bas, renforcées de grilles arrachées à quelques manufactures voisines, protégée par des sacs de plâtre, de gravats, qui s'accotaient à la masse que formaient les cubes des pavés de bois arrachés. Et, parmi les défenseurs de la barricade, qui se dressaient sur la cime, le colonel vit surgir des pantalons rouges et des capotes bleues.

Ils n'avaient pas fui, les hommes, ils ne s'étaient pas perdus dans les ténèbres, ils étaient allés vers ceux qu'ils venaient combattre, et leur voix se mêla à la voix des ouvriers en bourgeron, des prolétaires en jaquette, pour acclamer la Révolte.

Un instant, les assaillants hésitèrent. Une terreur superstitieuse frappait ces fils de bourgeois, qu'abandonnaient à l'improviste les défenseurs; effarés par l'imprévu de cette désertion subite, affolés, ils jetèrent leurs armes, et malgré le poids du sac, d'une galopade folle ils s'enfuirent et disparurent.

— Messieurs, dit simplement le colonel, allons nous faire tuer.

Deux par deux, lentement, la cohorte des officiers gravit la pente; graves, calmes, marchant comme à la parade; ayant abandonné sur le sol leurs manteaux, l'épée en main, ils avançaient vers la mort, et leur visage ne tressaillait pas dans l'attente de la fusillade.

En haut, appuyés sur leurs fusils, les insurgés les regardaient, et, seule, la cadence des pas rompait le silence.

A la fenêtre d'une masure, un enfant se montra: un gamin qui, curieusement, pencha le corps et attendit, les yeux écarquillés, tendant l'oreille.

Il vit la troupe arriver au pied de la barricade; dans le soleil, l'or des galons étincelait, mêlant ses lueurs à l'éclair des lames nues.

« Ils les tueront, quand ils seront là-haut », dit l'enfant.

Les officiers, de front, gravirent les pavés; ils s'efforçaient à ne pas broncher, ils auraient cru faillir. Touchant au sommet, ils s'arrêtèrent.

« Vous ne voulez donc pas de nous, citoyens? », demanda le colonel.

A cette voix, comme à un ordre, les insurgés levèrent en l'air la crosse de leurs armes; ils entourèrent les officiers, et l'enfant qui, de son observatoire, les vit descendre de l'autre côté de la barricade, cria:

« Ils n'ont pas tiré. »

BERNARD LAZARE.

(*Supplément du Journal*).

CONSEILS A CARUCHET

Les élèves de l'Ecole des beaux-arts ont, de nouveau, hier, conspué leur camarade Caruchet.
(Voir aux faits divers.)

Mon cher Caruchet, tu fais fausse route. Pourquoi diable t'acharner à rester dans cette école d'où tes camarades, comprenant bien mieux tes intérêts que tu ne le penses et qu'ils ne le pensent eux-mêmes, veulent t'exclure?

Tu allais entrer dans une fabrique de peintres et on te rejette de force dans la vie, qui est une fabrique d'artistes.

Arrivé à ta vingtième année, gros et fort comme père et mère, pourvu de tes deux bras et de tes deux jambes, pouvant honorablement gagner ta vie à vendre du pain ou du vin, à fabriquer des habits, à cultiver du blé ou des salades, tu as voulu devenir un de ces hommes qui, à force d'étaler des couleurs sur de la toile, se font construire, le long des fortifications, des hôtels ogivo-japonais-Renaissance-troisième République. C'est un goût comme un autre, pire plutôt, mais qui n'est plus mal porté dans la bourgeoisie, maintenant que les bâtiments de la rue Bonaparte ne sont plus autre chose que l'Ecole polytechnique de la sculpture et de la peinture.

Tu ne suceras pas le lait condensé (et stérilisé, comme disent les étiquettes des boîtes en fer-blanc), le lait de l'enseignement officiel. Te voilà bien à plaindre!

Des camarades plus taquins que courtois et plus féroces qu'hospitaliers t'en veulent de n'avoir pas voulu te laisser brimer. Ils ont résolu de te rendre la vie si dure que tu renonces à leur aimable compagnie. Si tu savais combien tu y perds peu de chose!

Je te souhaite de n'être pas plus cruellement brimé par la vie, qui connaît encore moins la pitié qu'une bande de jeunes gens, très gentils séparément, mais forcément lâches en troupe. Mais quelles que soient les déceptions et les amertumes qu'elle te prépare, et contre lesquelles il n'y a point de mesures disciplinaires, tu peux connaître dès maintenant la liberté, qu'ils ignorent et ignoreront de plus en plus, esclaves les uns des autres, esclaves de l'école, futurs esclaves du public et de la mode.

Et tu n'aurais point, je ne dis pas la fierté, mais le simple bon sens de leur dire: « Ah! vous ne voulez pas de moi? Eh bien, c'est moi qui ne veux pas de vous! Nous verrons plus tard celui qui aura perdu davantage. »

Tu peux être libre, mon ami, libre comme l'orphelin, libre comme le non enrégimenté, le sans-maître! Alors que tes brimeurs s'appliqueront à voir avec les bésicles de leurs professeurs, toi, tu as tes yeux pour t'en servir selon ton gré. Alors qu'ils se bourreront la cervelle du papier-mâché des conventions et des formules, toi, tu peux aller par les campagnes et par les rues, par le grand air pur des flâneurs ou par l'air nourrissant, chargé de méditations, des musées et des cathédrales, à la chasse de tes propres idées.

Pendant qu'ils feront artistiquement ou soi-disant ainsi « gauche! droite! » sous l'œil paternel de leurs instructeurs, tu auras le privilège de piquer ta course à ta fantaisie. On les émondera, et tu pouras pousser dans tous les sens. Ils seront parfaits, uniformes, insignifiants, et toi, ô enviable Caruchet, toi, si tu n'es pas bête, tu peux devenir un sauvage!

C'est moi, à ta place, qui en jouerais, de la brimade, auprès de la famille! Je lui exposerais comment, repoussé de l'Ecole, où l'on apprend l'art, j'ai un refuge dans l'Art, qui ne s'enseigne pas.

Je suppose que tout rentre dans l'ordre et se passe dans les règles. Tu apprendras à copier la jambe de l'Apollon du Belvédère d'après la bosse. C'est cela qui te fera une belle jambe! Tu deviendras prix de Rome! C'est cela qui te fera une belle bosse! Tu n'as donc pas vu dans quel état ils partent, et ce qu'ils envoient de là-bas et comment ils reviennent? Caruchet! Caruchet! le brimé d'aujourd'hui peut devenir le grand homme de demain, si tu sais t'y prendre.

Quelle belle revanche tu pourrais t'offrir dans une dizaine ou une vingtaine d'années, et comme tu les verrais te tirer leur chapeau, ceux qui te voulurent passer au bleu.

— A propos de ce terrible bleu de Prusse, et en manière de parenthèse; je voudrais bien être tiré d'un doute. Parmi tous ceux qui ont été, depuis que l'Ecole et les brimades existent, menacés d'être enduits de cette agréable et riche couleur, en est-il un seul qui l'ait été réellement? A-t-on vu jamais dans les rues de Paris se promener un jeune homme bleu? Il me semble que si on l'avait vu, cela se saurait. Je me contente de poser la question à l' « intermédiaire des curieux » et reprends mon discours à Caruchet.

— La revanche que tu pourrais prendre, pour être à longue échéance, n'en serait pas moins brillante et sûre. Voici la prescription. Tâche de t'y conformer et tu m'en diras des nouvelles.

Tout d'abord tu t'enfermeras dans ton trou et si avide que tu sois de connaître les secrets de la vie, tu n'auras point de commerce avec les vivants, ou du moins avec tel vivant déterminé. Inconnu aux autres hommes, les hommes doivent être des inconnus pour toi. Tu les étudieras d'autant mieux que tu n'auras avec eux d'autres rapports que ceux de spectateur à objets animés. S'il y a un autre peintre dans ta maison, non seulement ne cherche pas à voir ce qu'il fait, mais déloge, de peur qu'il te donne un conseil, ou qu'il en reçoive un de toi. D'une façon ou d'une autre, il y en aurait un de vous deux de perdu.

Ayant eu le bonheur d'éviter un professeur, tu peux avoir pour maîtres tous les Maîtres. Mais songe bien à ceci, Caruchet: si tu as la témérité, pour ne pas dire l'insolence, d'en choisir, d'en viser un particulièrement, tu es un homme perdu. Il t'arrivera fatalement de lui emprunter sa grimace, rien que sa grimace. Tu auras volé sa perruque, mais non pas sa cervelle. Et tu diras, comme celui-ci, qui fait des Vierges: « Pour le fini, je suis allé plus loin que Raphaël », ou comme celui-là qui fait des portraits: « A moi Vélasquez! »

Les Maîtres ne doivent te donner, et tu n'es en droit d'attendre d'eux, qu'une leçon de modestie. La nature, ton éducateur; eux, tes points de repère. Les Maîtres devront te servir uniquement à te dégoûter de toi-même, à te faire recommencer, sans cesse, pour cause d'indignité, l'œuvre dont, sur le moment, tu auras été le plus enivré.

En un mot, tu dois t'efforcer de faire *comme* les grands artistes ont fait, mais non *ce* qu'ils ont fait. Ou mieux encore, comme me le disait récemment M. Puvis de Chavannes, dans un admirable précepte: « Dans les maîtres, il y a des vertus à imiter, et non des formes! »

Quand tu auras bien compris cela, et que tu te seras convaincu que tout infime que tu sois, tu peux toujours te grandir en cultivant jalousement ce qui n'est qu'en toi, tu continueras à travailler sans cesse, sans relâche, sans orgueil. Tu dessineneras perpétuellement, rageusement, comme fit Ingres. Jamais tu ne croiras savoir quelque chose à fond, et pour peu que tu aies pris l'habitude de regarder la nature, tu ne ressentiras que trop ton insuffisance.

C'est comme cela que tu parviendras à n'être pas trop médiocre.

Pendant tout ce temps de cloître intellectuel tu auras soif de tout connaître de ton temps, mais soin de tout ignorer de la vogue. Tu enverras aux expositions, mais tu n'iras pas en personne. Il te faudra ne point savoir qu'on peut devenir commandeur de la Légion d'honneur en photographiant des soldats, qu'on plaît aux Américains en léchant des cardinaux ou des Espagnols, qu'on se fait une popularité dans la bourgeoisie en donnant de l'esprit à des chats, ou du relief à des citrouilles. Sinon la citrouille, le chat, l'Espagnol, le soldat, le cardinal, la femme nue, te rouleront par la tête, et tu deviendras cette banalité: une ligne de l'annuaire, fût-ce même une ligne semée d'étoiles, de petites croix et de petits O.

Tels sont, mon cher Caruchet, les conseils que m'a suggéré de t'adresser ton ennuyeuse aventure. Il me reste à ajouter deux recommandations des plus importantes, et sans lesquelles tout ce qui précède n'est rien. Seulement, si tu les suis à la lettre, tu seras un véritable héros.

Aie l'horreur et le mépris de la réclame.

Ne t'inquiète jamais de ce que diront de toi les critiques.

Fais tout cela, Caruchet, ne bois pas de vin pur, deviens un grand homme, un véritable artiste, et tu verras tes persécuteurs d'aujourd'hui faire un femeux nez.

ARSÈNE ALEXANDRE.

(L'*Eclair*.)

LE CHRIST OU LA DYNAMITE

Sous ce titre prometteur, le journal l'*Univers* publie un article du R. P. Marie-Antoine, qui nous plaît par ce qu'il a d'excessif.

Certes le révérend a conscience de la situation présente et la solution qu'il propose est radicale jusqu'au ridicule; nos adversaires n'ont jusqu'aujourd hui rien trouvé de plus franc et c'est pour nous une joie de constater l'affolement des partis qui se meurent avec le regret des passés abolis, — tout pareils aux vieillards qui, près de tomber dans l'état comateux, s'attendrissent au souvenir de leur première communion.

A vous la parole, R. P. Marie-Antoine!

« La dynamite éclate : *caveant consules*. La société est aux abois : les oies du Capitole, les feuilles opportunistes elles-mêmes poussent des cris de détresse.

« Le déluge monte, monte toujours.

« Laissez-nous passer, dit l'anarchie à M. le mi-« nistre de l'intérieur, président du conseil, lais-« sez-nous passer, nous monterons pacifiquement « et la dynamite n'éclatera pas. Si vous ne nous « laissez pas passer pacifiquement, prenez garde à « vous!... »

« Vous le voyez, le déluge monte, monte toujours.

« Les barbares de la civilisation sont prêts, ils sont le nombre, ils ont la dynamite; vous ne les arrêterez pas.

« On n'arrête pas une idée avec les canons et les gendarmes, on ne l'arrête qu'en mettant à la place une autre idée.

« Le peuple veut monter, il veut être maître, ne lui avez-vous pas dit vous-mêmes qu'il est souverain?

« Vous lui avez dit : *Plus de Dieu*, et il ajoute *Plus de maître*, excepté moi. Vous lui avez dit : l'homme est libre de penser comme il veut, de parler comme il veut et de faire ce qu'il veut. Et vous voulez maintenant lui dire : Il ne faut pas penser ainsi, parler ainsi, agir ainsi.

« Vous voulez qu'il vous écoute, quand vous-même lui avez dit : N'écoute pas ton curé... Il ne vous écoutera pas.

« Que le Christ cloué à une sanglante croix dise au peuple : Souffre et prends patience, — rien de si logique, de si raisonnable, de si bien accepté; mais que des bourgeois libre-penseurs cousus d'or, saturés de plaisirs et de voluptés, viennent le lui dire et le menacent des gendarmes s'il n'écoute pas, c'est trop fort!

« Le Christ suffisait seul pour tout pacifier, et vous l'avez enlevé au peuple et aux enfants du peuple!

« Vous avez beau mettre cinquante gendarmes à la place du crucifix, vos gendarmes ne garderons rien.

« Vous dites à votre ministre de l'intérieur : Pourquoi être si faible, si lâche? Il fallait empêcher les patrouilles la *Carmagnole*, le drapeau rouge, et vous rédigez ordres du jour sur ordres du jour pour le lui dire.

« C'est trop tard!...

« Il fallait rédiger ces ordres du jour quand on a enlevé le crucifix de l'école, quand on a arraché le catéchisme à nos enfants et qu'on leur a interdit la prière et quand on a crocheté les portes des monastères.

« Maintenant c'est trop tard.

« Malgré vos gendarmes et tous vos régiments, les patrouilles se feront quand il plaira de faire des grèves, la *Carmagnole* se chantera, le drapeau rouge flottera où la dynamite éclatera, et votre Chambre des députés sautera.

« Il n'y a qu'un remède contre la dynamite, je n'en connais qu'un, mais il est infaillible.

« Le voici :

« Que tous nos messieurs les députés et tous nos messieurs les sénateurs — qui ont laissé interdire nos processions — en fassent une grande, solennelle.

« Qu'ils partent deux à deux, tête nue et tête baissée, un grand crucifix précédant leur marche et qu'accompagnés de toutes les troupes auxquelles M. le ministre de la guerre a défendu d'entrer dans l'église, ils aillent ainsi en procession à Notre-Dame parce que Marie est le refuge des pêcheurs et ensuite à Montmartre, parce que le Cœur de Jésus en est l'asile.

« En se rendant à Notre-Dame à Montmartre, qu'ils n'oublient pas de faire station sur les ruines fumantes du commissariat de police et d'y frapper leur poitrine en priant pour les victimes.

« Arrivés à Montmartre qu'ils fassent au Sacré-Cœur, en face du ciel et de la terre, en face de la France et du monde, une amende honorable publique et solennelle.

« J'ai oublié M. Carnot, il ne faut pas l'oublier. C'est lui qui logiquement et en toute convenance et justice doit marcher le premier la corde au cou et c'est lui qui doit lire l'amende honorable.

« Au retour de cette procession d'expiation, il faut que messieurs les députés et messieurs les sénateurs se réunissent en congrès pour reviser la constitution et y mettre en première ligne :

« La France pénitente demande pardon à Dieu et aux hommes des scandales qu'elle a donnés.

« Elle inscrit de nouveau les prières officielles dans la constitution.

« Elle déclare que la religion catholique est la religion de la France et que tout ce qui est officiel: ministres, armée, marine, justice, participera officiellement au culte de cette religion nationale.

« Toutes les lois attentatoires à cette religion et à la liberté de son culte sont et demeurent abolies.

« Les processions se feront désormais publiquement et solennellement à Paris et dans toutes les villes de France.

« Les crucifix seront placés dans toutes les écoles.

« L'enseignement sera complètement libre à tous les degrés, et toutes les écoles seront rendues aux religieux et aux religieuses si les parents le désirent et si les conseillers municipaux le demandent.

« La loi militaire, qui porte obstacle aux vocations sacerdotales et par conséquent au culte religieux, est et demeure abolie.

« Tout journal, tout livre qui parlera contre la religion ou les mœurs sera immédiatement poursuivi, condamné, et s'il y a récidive, anéanti comme est immédiatement condamné et anéanti tout breuvage empoisonné.

« En un mot la liberté parfaite est laissée à tout ce qui est bien et la guerre sans trêve est déclarée à tout ce qui est mal.

« Lorsque MM. les députés et MM. les sénateurs, M. Carnot en tête entouré de tous ses ministres, auront ainsi fait, ainsi délibéré, ainsi légiféré; quand ils auront fait au pape une adresse vraiment filiale et respectueuse que M. d'Haussonville et les siens signeront avec eux; quand tout cela et absolument cela sera fait et bien fait, ce jour-là vous pourrez dire :

« La France est sauvée!

« Dieu dont le bras est chargé de foudre et le peuple dont le cœur déborde de colère seront désarmés. Dès lors plus de crainte.

« Le Christ ou la dynamite!

« Pas d'autre issue... choisissez... et hâtez-vous.

« P. MARIE-ANTOINE ».

— Pour nous, notre choix est fait, mais nous demandons quand même à voir la procession solennelle conduite par Carnot la corde au cou :

Ce qu'on rira ce jour-là.

Ah, mes enfants! (1)

THÉO PRAXIS.

(*L'Endehors*).

LES LOIS

Les loix se maintiennent en crédit, non par ce qu'elles sont justes, mais par ce qu'elles sont loix. C'est le fondement mystique de leur autorité; elles n'en ont point d'autre qui bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots; plus souvent par des gens qui, en haine d'égalité, ont faulte d'équité; mais toujours par des hommes aucteurs vains et irrésolus. Il n'est rien si lourdement et si largement *faultier* que les loix, ni si ordinairement. Qui conque leur obéit par ce qu'elles sont justes ne leur obéit pas justement par où il doibt. Les nostres françaises prestent aulcunement la main par leur desreglement et deformité, au desordre en corruption qui se veoid en leur dispensation et éxécution.

MONTAIGNE.

(*Essai. Livre III. Ch. XIII.*)

(1) Même ordre d'idées. — Dans l'« Art moderne » de Bruxelles, numéro du 4 décembre, au cours d'un article qui finit par « le Catholicisme ou le Pétard », M. Léon Bloy propose ce programme: « 1° Solennelle translation de la charogne de M. Renan par une équipe de vidangeurs dans le dépotoir national le plus lointain; 2° Erection, au sommet de la Tour Eiffel, d'une colossale Croix en or massif du poids de plusieurs dizaines de millions de francs, aux frais de la Ville de Paris; 3° Obligation pour tous les Français d'entendre la messe tous les dimanches et de communier au moins quatre fois par an, sous peine de mort. Etc... »

RESPONSABILITÉS

Dans un poste de gardiens de la paix :

LE BRIGADIER. — Quoi qu'il y a encore?

UN GARDIEN. — Brigadier, c'est un individu qu'on vient d'apporter.

LE BRIGADIER. — Pourquoi n'est-il pas venu tout seul?

LE GARDIEN. — C'est qu'il est très gravement blessé. Il a été renversé par une voiture qui lui a passé dessus.

LE BRIGADIER. — Est-ce qu'il l'a fait exprès?

LE GARDIEN. — Je ne sais pas.

LE BRIGADIER. — C'est que, en bonne police, il faut toujours se méfier des victimes. Et où c'est-il que l'accident est arrivé?

LE GARDIEN. — Au coin du faubourg Montmartre.

LE BRIGADIER. — Naturellement! Ils choisissent tous cet endroit là pour se faire écraser... Ils doivent avoir un intérêt... Et qu'est-ce qu'il a dit quand la voiture lui a passé dessus.

LE GARDIEN. — Il a crié.

LE BRIGADIER. — C'est ça! pour ameuter les passants, créer du désordre, faire dire que la police est mal faite... Et qu'ajoute-t-il pour sa défense, votre individu?

LE GARDIEN. — Rien, brigadier, il est évanoui,

LE BRIGADIER. — C'est louche!... Comment que sont ses vêtements?

LE GARDIEN. — En lambeaux.

LE BRIGADIER. — Un homme de rien, j'en étais sûr. Oh! ces victimes!... Tenez! je n'ai pas vu celle-là, n'est-ce pas?... Eh bien! je vous parie qu'elle est ensanglantée.

LE GARDIEN. — Juste, brigadier!

LE BRIGADIER. — Tous les mêmes!... Et la voiture, qu'est-ce qu'elle est devenue?

LE GARDIEN. — Dame! le cheval est tombé, il y a eu un brancard de cassé et le cocher s'est trouvé mal d'émotion.

LE BRIGADIER. — Tout ça à cause d'un individu en lambeaux qui se promenait au coin du faubourg Montmartre, on n'a jamais su pourquoi?... C'est gai!

LE GARDIEN. — Pourtant, brigadier...

LE BRIGADIER. — Silence! Toutefois et quand il y a une victime, c'est elle qui est la coupable. Rappelez-vous ça, si vous voulez avoir de l'avancement... Allons! faites avancer l'inculpé!

LE GARDIEN. — Oui, brigadier. (*Il sort et revient un instant après*).

LE BRIGADIER. — Eh bien! qu'est-ce qu'il fait, ce malfaiteur!

LE GARDIEN. — Rien, brigadier, il est mort.

LE BRIGADIER. — Je le regrette. J'aurais eu du plaisir à le ficher-z-au bloc!... Enfin! On demandera une indemnité à sa famille!

GAVROCHE.

(*Echo de Paris*).

L'Imprimeur-Gérant, J. LÉCUYER.

Paris. — Impr. J. LÉCUYER, 140, rue Mouffetard.